

PATRICE LECONTE
DAVID D'EQUAINVILLE

*Reculer
pour mieux sauter*

roman



*test 3.
(en cours)*



test 2.



test 1.

« Le suicide rapproche,
à condition de se rater. »

Flammarion

Extrait de la publication

PATRICE LECONTE DAVID D'EQUAINVILLE

Reculer pour mieux sauter

« Si vous me suivez sur ce chemin, dont je sais qu'il nous mènera au bonheur éternel, j'attends dans votre prochaine lettre une idée étonnante, du jamais vu, de l'inédit, de l'inventif. Me mettre à imaginer le pire m'emplit d'ores et déjà d'une exaltation dont vous n'avez pas idée. »

Paul et Norbert, deux maladroits candidats au suicide, racontent avec humour leurs expériences, espérant peut-être éclairer certains désespérés chroniques... Et, qui sait, leur éviter d'en finir trop hâtivement ?

Un roman épistolaire rédigé dans les règles de l'art, lettre après lettre, jusqu'au point final.

Patrice Leconte est réalisateur de cinéma. On lui doit notamment Les Bronzés, Le Mari de la coiffeuse, Ridicule, La Fille sur le pont et Le Magasin des suicides.

David d'Équainville est éditeur, journaliste. On lui doit notamment Le Manifeste pour une journée reconductible, introduction à la procrastination.

Flammarion

Reculer pour mieux sauter

DES MÊMES AUTEURS

PATRICE LECONTE

Gazul et Cie, coll. « Fluide glacial », Audie, 1975.

Je suis un imposteur, Flammarion, 2000.

Moments d'égarement, avec Blutch, coll. « C'est pour offrir », Casterman, 2003.

Les Femmes aux cheveux courts, Albin Michel, 2009.

Riva Bella, Albin Michel, 2011.

DAVID D'ÉQUAINVILLE

Manifeste pour une journée reconductible. Introduction à la procrastination, Zebook éditions, 2011.

Argent. Que proposent les candidats ?, Autrement, 2012.

Écologie. Que proposent les candidats ?, Autrement, 2012.

Éducation. Que proposent les candidats ?, Autrement, 2012.

Immigration. Que proposent les candidats ?, Autrement, 2012.

Patrice Leconte – David d'Équainville

Reculer pour mieux sauter

*Correspondance entre deux très maladroits
candidats au suicide*

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8678-8

Deux types se retrouvent le même jour au service des urgences de l'hôpital Saint-Louis pour la même raison navrante : un suicide raté.

Le premier, Norbert Plateau, quarante ans, marié, deux enfants, commerçant, a avalé un tube entier d'on ne sait trop quoi, agrémenté d'un Niagara de vodka. Samu, lavage d'estomac, autant dire qu'il n'est pas frais.

Le second, Paul Vouillé, trente ans, célibataire, sans emploi, s'est jeté du haut du sixième étage, s'est hélas ramassé fort mal sur le balcon du quatrième, où on l'a découvert en piteux état. Ecchymoses, contusions multiples, fractures. Il n'est pas frais non plus.

Le hasard les a réunis dans la même chambre double, l'un plâtré de haut en bas, l'autre vert pâle,

ce qui ne les a pas empêchés de faire connaissance, de sympathiser : le suicide rapproche, à condition de se rater. Ils ont échangé leurs adresses et se sont promis de s'écrire régulièrement, pour se donner des nouvelles.

C'est cette correspondance, étalée sur plusieurs mois, que nous publions aujourd'hui, avec leur accord (ce qui prouve, hélas, qu'ils sont toujours en vie). Et s'ils nous ont donné cette autorisation, c'est qu'ils imaginent, à juste titre, que leurs diverses expériences, entremêlées d'espoirs et de désillusions, pourront sans doute éclairer certains désespérés chroniques, et leur éviter de se faire sauter le caisson.

La première lettre est celle que Norbert a écrite à Paul, une semaine après être sorti de l'hôpital.

Cher Paul,

Me voilà rentré à la maison. Ma femme est toujours effrayée par ma tentative de suicide, mais elle ne m'a posé aucune question à ce sujet. Je sens bien qu'elle est désemparée. Je sens aussi ses regards, chargés de reproches autant que d'effarement. Déjà qu'il n'est pas très gai de rater son suicide (pour tout dire, je me sens comme un enfant merdeux qui aurait fait une très très grosse bêtise), si en plus on doit affronter le regard outré de son entourage, l'affaire devient carrément nauséabonde.

Je pense souvent à vous, et j'espère que vos plâtres ne vous encomrent pas trop. Avez-vous des amis obligeants qui s'occupent de vous ? Ou de la famille proche ? À moins que vous n'ayez voulu parler à quiconque de votre mésaventure. Auquel cas, je me demande comment vous vous débrouillez.

Pour ma part, je recommence à manger à peu près normalement, mais en petites quantités, car je suis toujours assez vite écoeuré par la nourriture (quant à la vodka, je n'y toucherai plus jamais, le seul mot me provoque la nausée). Les filles se demandent pourquoi j'ai si peu d'appétit. Ma femme les regarde en fronçant les sourcils, expression qui semble signifier : « Laissez votre père tranquille, et faites comme si tout allait bien. » Autour de moi, c'est la loi du silence, omertà totale. Alors que, justement, c'est de tout le contraire dont j'ai besoin : parler. Pour que l'on me demande pourquoi j'ai voulu interrompre mes jours. En fait, c'est aussi bien que l'on ne me pose pas la question, car je ne sais même pas si je saurais y répondre. Et vous ? Êtes-vous, comme moi, envahi de ce pesant sentiment de honte ? Je suis peu sorti pour l'instant. Dans la rue, je rase les murs, je fixe le bout de mes chaussures, comme si, sur mon front, était écrit : « J'ai essayé de me suicider, mais je me suis raté, désolé. »

Je me souviens avec émotion de nos conversations alitées à Saint-Louis. Ces journées dans la chambre 632 n'étaient pas des moments vraiment réjouissants mais, heureusement, vous étiez là. Je me souviens aussi de cette infirmière revêche, Séverine (j'espère ne plus jamais avoir affaire à elle), qui

aurait sûrement préféré ne pas devoir s'occuper de clients aussi lamentables que nous. Voilà, c'est le mot exact : je me sens définitivement lamentable. Je ne sais pas comment ni quand je vais pouvoir remonter la pente. Mais un mot de vous ne pourra me faire que du bien. Donnez-moi quelques nouvelles.

Amicalement,

Norbert.

Mon cher Norbert,

Ce sont toujours les meilleurs qui partent. Un point de vue que je ne contredirai pas car je m'ennuie depuis votre départ. J'entends des bruits que je n'avais pas remarqués jusque-là. Les sabots de Séverine qui pincent le sol d'un son de caoutchouc, le cliquetis des brancards, des rires. Je n'imaginai pas un tel brouhaha dans un hôpital. Mais l'administration ne m'a guère laissé le loisir d'approfondir la question, une dame est arrivée de la salle d'opération. Difficile de la décrire, un bandage lui couvre le visage, comme un suaire. L'un dans le plâtre, l'autre avec une tête de momie, croyez-moi, les pensionnaires de la chambre 632 font plus que jamais honneur à la médecine.

Aujourd'hui, je m'inquiète de savoir si les responsables de la gestion des lits ont eu le bon sens de regrouper les rescapés par affinités. J'aimerais mieux rester entre suicidés. Il y a bien un pavillon des cancéreux ! Je ne me sens pas d'évoquer mon « accident » avec un simple malade, aussi couvert de bandages soit-il. Il faut être initié pour saisir les subtilités d'un élan mortel et d'un seul saut, ridicule, deux étages plus bas. Avant de sauter, je trouvais la vie désespérante. De retour parmi les bipèdes, je ne sais que penser. Je doute. Ce qui m'incite à dire que je me suis peut-être un peu suicidé à la va-vite, en égoïste, sans prévenir personne, pas même la concierge qui n'oublie jamais de me déposer le courrier alors qu'elle doit grimper six étages pour le faire. Mais je n'allais tout de même pas organiser un référendum ! Enfin, il est un peu tard pour se plaindre, même si je dois la vie à cette hâte d'en finir. La précipitation n'est pas une bonne conseillère.

Pendant les soins, Séverine m'a sollicité pour que je prévienne des amis ou de la famille. Je n'ai pas osé lui répondre que revoir mon entourage était la meilleure façon de m'achever. Quel supplice d'assister au défilé des siens, pressés de compatir, vexés de ne pas avoir été informés, avides de comprendre ce que je n'arrive pas moi-même à expliquer : pourquoi me suis-je raté à ce point ?

Je comprends vos difficultés et j'admire votre courage. Chez vous, constater que rien n'a bougé, cela ne doit pas être simple. Entre suicidés et survivants, le dialogue cède aux sourds trop de gages. Il est temps que cela change. D'un autre côté, vous savoir libre de vos mouvements, en compagnie de vos enfants, de votre femme, sûrement aimante, me donne envie de bouger, ne serait-ce que pour venir vous saluer. Tenez bon, nous enterrerons bientôt la vodka avec du champagne !

Très confraternellement.

Votre dévoué,

Paul.

Mon cher Paul,

Pardon d'avoir mis tant de temps à vous répondre. Je ne puis même pas invoquer des semaines harassantes, puisque, depuis ma sortie de l'hôpital, mes journées s'écoulent comme de l'eau tiède, entre désenchantement et désillusion. Vous dites que vous m'enviez d'avoir retrouvé mes enfants et ma femme, sans doute aimante. Mes deux filles, assurément coachées par leur mère, sont désespérantes de bonne humeur factice. Elles sautent d'un pied sur l'autre, font des pirouettes sur la moquette, débordent d'une allégresse pitoyable, rient et pouffent sans cesse, pour les motifs les plus futiles qui soient, s'ingénient à m'offrir une vision idyllique de la vie, repeignant virtuellement l'appartement en rose, afin que plus jamais l'idée de passer de l'autre côté ne me traverse

le cigare. C'est lourd, je vous assure. D'autant que leur comportement trahit le fait que leur mère leur a forcément raconté mon suicide raté, et que, du coup, je passe pour un couillon absolu qui n'a même pas été capable de mettre fin à ses jours, et à qui on parle comme à un grand brûlé, avec des intonations de guimauve tiédasse. Très, très lourd.

Quant à ma femme, elle n'est pas aimante du tout, je vous prie de me croire. C'est pire : elle tend le dos en imaginant que si j'ai tenté de me suicider une fois, il n'y a pas de raison pour que je ne recommence pas. Et elle a raison, car, terriblement déçu par mon retour dans le monde des vivants, je compte bien refaire dès que possible une tentative. Je ne sais pas encore où, ni quand, ni comment. J'hésite. Je vous tiendrai bien entendu au courant. En tout cas, pas question de réitérer le mélange somnifères/vodka, qui n'a pas été probant (c'est le moins que l'on puisse dire). De toute façon, ma femme a débarrassé les placards de tout alcool fort et a mis sous clef les médicaments dangereux. Elle ne se doute pas, la pauvre, qu'il y a bien d'autres moyens.

Par exemple, aujourd'hui, je suis allé faire un tour en ville, et j'ai décidé de traverser toutes les rues sans regarder, en dehors des passages protégés, et au mépris des feux, espérant qu'un automobiliste

inattentif – mieux : un chauffeur de bus – m’envoie *ad patres*. Que dalle. J’ai eu droit à diverses insultes, de conard à enclulé, coups de klaxon, freinages en catastrophe, mais tous les véhicules ont su hélas s’arrêter à temps. Ce qui n’est sans doute pas plus mal, car je ne pense pas que c’était une bonne idée. Avec le bol que j’ai, j’étais bon pour finir en chaise roulante, ce qui est largement pire que la mort, non ?

J’imagine que, depuis ces dernières semaines, vous avez été déplâtré et que vous êtes enfin rentré chez vous. Surtout, si vous comptez refaire un jour ou l’autre une tentative (de suicide, pas de vol plané), tenez-moi au courant. Entre ex-suicidés, on peut se refiler des tuyaux, des plans, des combines. Puisque la solidarité n’existe guère entre les vivants, qu’au moins elle facilite la vie des futurs décédés.

Amitiés,

Norbert.

N° d'édition : L.01ELIN000307.N001
Dépôt légal : septembre 2012